

Jean-Dominique Humbert

Si tu venais

récits

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



L'ÉDITION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE PAR
LES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE FRIBOURG

L'AUTEUR EXPRIME SA RECONNAISSANCE
À PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

« SI TU VENAIS »,
DEUX CENT SEPTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
UNE ENTREPRISE DU GROUPE CPI
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 978-2-88241-208-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2008 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

I

*Ici pas de vendeurs de neige !
Comme au Japon.
Mais quand elle tombe la première fois
On l'enfermerait bien
Dans un coffret.*

S. CORINNA BILLE

AUX FENÊTRES DE JANVIER

Il reverrait bien, à la lumière de l'hiver, ce matin-là, le temps qui se découvre. C'est de bonne heure, on vient de pousser les volets aux fenêtres de janvier, c'est un dimanche. La lumière vient sur les choses de la maison, sur les tables où sont restés les pages, les brouillons des autres jours. Ils diraient cette maison quelque part, les heures qui s'y rassemblent et qu'on entend craquer dans le bois des escaliers, qu'on respire tout à coup dans l'air libéré d'une armoire, les heures qui se pointent dans le signet délaissé d'un livre, du monde qui s'y trouve et qui maintenant nous revient.

La neige s'est accumulée sur le banc de pierre où ils venaient parfois, dans le plus chaud de l'été, ceux qui vivaient là. Dans le jardin de l'hiver,

sous les frênes aux branches cassées, le grand vase de terre cuite rapporté d'un voyage est toujours là. On dirait les choses comme avant.

À côté, la fenêtre du petit garage est restée ouverte. Quelqu'un, dans d'autres hivers, passait devant elle, allait remplir la cage blanche suspendue à l'érable. Des mésanges venaient.

IL PASSAIT DANS L'HIVER

Tu te souviens de ce décembre, de la neige qui avait couvert l'étendue des prés, qui s'était installée, fragile, sur les arbres. De ce temps blanc. De cette heure immobile, comme un instant que l'on aurait arrêté dans un regard. Le temps que passe un homme.

Il était seul dans sa marche. Que cherchait-il ? Et que lui rendrait-elle, qu'il voudrait comprendre ?

Plus loin peut-être une chambre habitée. La forme d'une présence. Il y avait peut-être cela. Il ne le savait pas. Cet homme avançait dans l'hiver.

Aura-t-il entendu frapper l'heure au clocher de ce jour ? Il allait. La route se poursuivait. C'est en elle qu'il avait mis tout son temps.

Ce chemin, longtemps, il l'avait imaginé. Il avait essayé de le comprendre dans la solitude du soir. Il l'avait parcouru dans la phrase de la nuit. Mot à mot, il l'avait épelé.

Enfin son heure était venue d'aller, de se laisser conduire, de prendre forme, par des visages inconnus.

Maintenant, il avançait dans ce décembre. Il voyait des lumières s'allumer comme des repères venir. Son livre s'ouvrait, qui n'était que de départs.

CE CORNET DE MARRONS

*T*u reprendrais bien toi aussi ces poignées de marrons que le marchand dépose dans le cornet pointu, la fumée souffle quand il soulève le couvercle de la grande marmite noire qui sent bon, qui serait à nouveau comme quand ton père rentrait dans la nuit de décembre, mais il n'y a plus personne derrière la fumée de ce soir, ils ne sont plus là ceux qui faisaient chanter dans le froid l'odeur des marrons, c'était l'hiver qui craquait dans l'écorce presque noire, les mains gardaient cette trace des marrons réchauffés, quel goût avaient-ils dans leur pourtour trop rôti parfois, tu sais bien qu'il n'y a plus personne, qu'ils ne viendront plus, mais tout à coup sont-ils là dans la fumée qui danse ?

QUAND S'AVANÇAIT LA TOUSSAINT

Cette autre fois, il marchait sur la terre de novembre, la terre où l'on s'en va, qui résonne dure sous les pas mais qui ne laisse pas d'empreinte, la terre sourde, endormie.

Il y a, ce matin-là, quand il allait aux tombes, le vent froid qui commence et, de nouveau, cette violence de la lumière qu'il faudrait nommer, il ne la fuirait pas dans ce présent-là, il la dirait grave et vive dans son éclat, cette lumière qui descend au rendez-vous de la Toussaint.

Les dames déjà sont au cimetière, « dix ans qu'ils sont partis, elle c'était le 31 juillet, lui c'était le 7 novembre », il ira toucher de toute la main la pierre où ils se trouvent, père et mère, il épellera les noms de leur mémoire, traversera leur dernier soir et ce ciel, après, qu'il n'avait jamais vu si grand.

« Nous étions ce que vous êtes, vous serez ce que nous sommes. » Encore quelques mots, une phrase, une page peut-être. Un instant, que nous serrions cette poignée de temps.

ELLE EST LÀ, C'EST TOUT

Maintenant il voudrait s'avancer dans la mémoire des joies, celle qui est sans fin quand elle court dans le passé des jours, qu'elle remonte dans les chambres de l'enfance et qu'elle les traverse. Dans la voix du soir et le dernier baiser. L'affection du sommeil. C'était aussi pour apaiser les premières peurs des nuits, quand il faisait trop noir, qu'il y avait trop de nuit : que les formes paraissent, transformant la chaise et l'armoire, surgissant là tout à coup.

Toutes ces joies qui étaient venues dès le premier jour. Il se souvient. Ces merveilles qui traversent les dimanches, elle tenait ses premiers pas dans les prés. Un printemps. Elle lui rappellerait ses premiers mots. Mais ne dirait pas aujourd'hui les veilles et les craintes, l'attente, ni dans les ans,

après, la longue journée répétée de l'espoir. *Pourvu que ça aille!* Tout cela qu'elle sait par cœur.

Encore il revient à cet autre dimanche, plus tôt, quand il courait le matin les champs de mai. Pour ce grand bouquet blanc et jaune, un peu jaune, qui était à midi sur la table. Le bouquet ne serait jamais assez grand pour le jour de fête. Déjà, se dira-t-il plus tard, quand on est petit, c'est difficile tout ça : d'essayer de vraiment le dire à ceux qu'on aime.

Il se dirait bien sûr qu'elle est la meilleure maman du monde et que ce n'est pas une chose qui s'explique. Que ça se vit, c'est tout. Et que c'est sûrement parce que l'infini est à portée d'elle, qu'avec elle le monde commence, qu'il est toujours neuf, qu'il est à nouveau possible.

Tout cela qu'il se disait comme une fête quand la mémoire lui revient. Et qu'il la serre comme une promesse.

JE VEUX RENTRER MAINTENANT

Comment lui parlerait-il désormais ? C'était juillet quand elle part, il se demande où vont dans l'été ceux qu'on aime, et dans quelle part du ciel se lieraient tous les temps.

Elle avait dit dans le souffle de ses derniers jours, mais de quelle force tout à coup concentrée dans son petit corps, si faible si fort, entre le jour et la nuit : « Je veux rentrer maintenant, accompagne-moi jusqu'à la porte du jardin. »

Elle parlera encore tout à l'heure, elle est là mais presque de silence, ici mais déjà plus loin, parlant comme à quelqu'un mais dans une autre langue. Où montre-t-elle ?

Où vont ceux qu'on aime après l'heure, où sont-ils allés, dans quel lieu sans nom ?

Où s'arrête le temps, tout ce temps porté de ceux qui nous aiment ? Où ira-t-il se terrer ? Dans quelle éclaircie, disséminée ?

À la maison, tu l'écouteras dans les chambres qui la disent et au signet de sa vie, tu reprends la phrase de saint Jean de la Croix qu'elle t'a laissée au passage :

*Bien sais-je la source qui jaillit et qui fuit,
mais c'est de nuit !*

DANS QUEL ÉTÉ SONT-ILS ?

Dans la maison de campagne, c'est aujourd'hui qu'ils commencent à prendre leurs quartiers d'été. L'herbe est tout juste coupée, tu la sens dans sa fraîcheur, tu voudrais dire le bonheur vert et tu tiendras encore ce matin dans l'instant de ses promesses. Un été à prendre. Ce temps qui vient entre les frênes et l'aubépine, ce temps que tu suivais au dimanche des dalles qu'on appelait *pas chinois*, leur granit que recouvre la mousse aujourd'hui par endroits, des pas qui vont jusqu'à la table de midi, elle était là en tablier blanc, lui serait arrivé plus tard, la table aux assiettes bleues dans le dimanche de juin.

Aujourd'hui qu'ils s'installent, qu'ils sortent les tables. Il y a la petite ronde au vert passé, sous le sureau, celle où l'on pourrait écrire, cet été, le

matin, la première phrase. Il y a cette autre, plus basse et blanche, près du grand sapin où viennent l'hiver les mésanges, ses quatre chaises qui attendent les enfants.

Il y en a encore une autre, petite et carrée, ses lattes de bois clair et ses pieds de fer noir croisés, à côté du buisson d'églantier – elle y venait l'après-midi.

DANS LES VOIX DU PASSAGE

*T*u aurais repris encore dans la nuit le chemin,
c'était tôt ce janvier, la pluie, tu entendais garder ce
matin à venir dans les voix du passage.

*La femme que tu croises marche droite, elle va par
tous les temps, parfois tu entends sa voix.*

*Qui étais-tu ce jour d'avant, quel autre? Si tu
écoutes son monde, par fragments, dis.*

*Mais où deviens-tu passant de loin, lundi déjà
dans l'éclaboussure des flaques et des routes, du temps
qui se lève, de neige qui se cherche aux restes de pluie.*

*Quand tu remontes aux dimanches, tu vois toutes
les enfances, tu ne t'en remets pas. Le chant des portes
qui s'ouvre dans l'affection des jours.*

*Tu te souviens, elle est là dès la première heure,
l'herbe perle sous le sorbier de l'oiseleur.*

Tu avances dans le temps soufflé, et quand tu t'arrêtes sur l'autoroute aux dames du « Schnell Imbiss », l'expresso, le verre d'eau, au pied levé dans l'étrier du voyage, tu revois chaque fois cet autre matin, ce jour froid qui commence, ton père était là, vous partiez vers le dernier jour, en lui donnant le café au lait, la dame qui est là encore maintenant a effleuré sa main, « mais comme vous avez froid » lui disait-elle.

La route va vite dans les noms que tu apprends, tu les traduis pour voir et c'est « Bois gris », « Colline de l'église », d'autres restent enfermés dans l'énigme de leur être, passerais-tu sans fin à leur miroir sans les découvrir dans ces années où tu croyais que la vie n'est qu'une enfance revisitée.

CETTE LETTRE,
ENTREVUE DES PERSIENNES

Je t'écrirais bien maintenant toutes ces lettres que je ne t'ai jamais envoyées, celles que j'ai cru t'avoir dites, qui allaient dans la nuit d'une chambre de passage, une fois c'était juin à Lugano, il était presque minuit dans le vieil hôtel où le plancher craquait dans les autres chambres, aux murs un papier peint beige et brun parfois déchiré, une sorte de globe de cuisine en manière de lumière au plafond, il y avait deux petites lampes de chevet vertes, de ce plastique *cheap* mimant l'opaline, le lavabo très bas avec un porte-savon troué par la cigarette, l'armoire de bois plaqué, cette longue odeur qui arrive quand je l'ouvre, j'aurais aimé te faire rire avec cette drôle de télé sur la commode, son fil électrique qui pendait et qui ne pouvait se brancher à

aucune prise, il y avait un troisième lit caché sous une couverture rouge, je n'avais pas dormi, je voudrais te dire les bruits de cette nuit jusqu'au bus de cinq heures, le crissement agacé des voitures, la lenteur ronflante d'un camion, la force énervée d'une moto, tout cela qui allait dans l'entrevue des persiennes où le bonheur du jour à venir se dirait en trois traits de lumière.

Où sont-elles restées, ces lettres, dans quels autres matins de chambre, dans quel temps qui s'étirait aux fenêtres, dans l'instant heureux de quel été ?

C'ÉTAIT CES SOIRS

O n ne sent plus la cannelle quand on revient. Il fait sombre déjà, comme le monde a tourné au cadran de la cuisine, l'horloge qui passait s'est arrêtée là juste avant huit heures, c'était peut-être le soir quand on se demandait ce qui nous arrive, on se rappellerait la première fois qu'on avait vu ensemble les nouvelles, du petit écran noir et blanc étaient venus les cris et la révolte, ça souquait dur dans ces rues, ils se lançaient des pierres et allumaient des feux, d'autres hommes contraient les tirs de leur bouclier, il y a de la fumée et des gens qui courent, on ne comprend pas bien encore pourquoi ils font cela, pourquoi toute cette violence déboule et qu'elle vient nous secouer, il en faudrait du temps pour essayer de suivre ce qui se joue là pour de vrai,

pour se dire que la violence est une peur différée de la mort.

On se raconte, on va rester encore un peu à table, on reprend le thé dans les tasses évasées de porcelaine épaisse, à l'extérieur elles sont jaunes, le jaune d'un citron tardif, dedans de blanc passé, et un peu fissurées, ce serait peut-être le soir de la crème à la vanille dont on rangerait ensuite le bâton dans un tube de verre, on ne sait pas encore qu'on va rentrer si tard, que les lampes depuis longtemps seraient éteintes, que la cannelle ne sera plus que le nom de ce qui avait chanté, quand on se demande comment le temps a passé.

LA LISTE À FAIRE,
POUR SI TU VENAIS

- Retrouver ce texte de Guillevic qui dit quelque chose comme « Avec des mots et leurs souvenirs, faire un noyau que l'on puisse tenir dans la main ».
- Remettre la main sur ce petit livre, *La Cuisine de Marguerite*, avec sa liste de courses pour avoir tout ce qu'il faudrait, ainsi que sur cet *Atlas de littérature potentielle*, pour aller y guigner tout ce qu'on peut combiner.
- Acheter de la peinture « rouge basque 962 » pour les rayons de la chambre du haut.
- Avoir prêts les concertos pour piano de Mozart, surtout le 24 et le 9, celui dit « Jeunehomme ».

- Écouter les sonates de Scarlatti et celles de Schubert.
- Passer souvent ce récital pour piano de Chopin qui commence par une « Étude » en sol bémol majeur et qui va jusqu'au *Nocturne n° 2 en mi bémol majeur*.
- Méditer ce SMS : *si près si loin a+*.
- Trouver les *Gnossiennes*.
- Avoir quelque part en signet cette phrase : *C'est une œuvre d'aimer*.
- Revoir Truffaut et cette phrase qui traverse *L'homme qui aimait les femmes*.
- Passer du temps au jardin dès les primevères et dès qu'émergent les feuilles des tulipes.
- Repenser à cette phrase de ton père parlant de ta mère en allée : *Là où elle est, elle n'a besoin de rien ?*
- Racheter de l'encre et des carnets, des cartouches pour l'imprimante, on ne sait jamais.

CETTE AUTRE HEURE, GRAVÉE

Il se demande dans ce soir qui s'installe et qui dispose ses masses d'ombres, éteignant par pans les maisons, fondant de noir les forêts des collines pour découper leur sommet d'un seul trait continu dans le ciel, s'il ne faudrait pas maintenant rejoindre l'atelier du graveur et l'écouter dans ses traits comme bientôt dans l'odeur de son encre amie.

Il se tient là, dans le temps du graveur. Il l'a vu qui s'apprête, dans le cuivre longtemps poli. Il était là quand il griffe la plaque, suivait les traits. La matière est un nom sur qui il s'appuie. La plaque, la gouge, le sifflement. Il voyait dans ce miroir un monde qui se pointe, ce monde à nouveau possible dans les traces qui se répondent et tout à coup se croisent dans la marche du graveur.

Il se demande encore où il va, quelle histoire se dit dans les allées de ces rainures où viendra l'encre, quelles notes s'inscrivent sans qu'on le sache sur la portée du cuivre, quelle fable peut-être se lève à l'encre de cette nuit. Il parlait encore d'un chemin à prendre.

POUR ALLER JUSQU'ICI

Écrire. Prendre l'air. Donner des nouvelles. Regarder les grappes de sureau. Septembre. Le ciel. Relire ce livre qui commence par cette citation : « Rien ne naît que d'amour, et rien ne se fait que d'amour. » Écouter le monde. Essayer. Se demander. Voir la plus belle amie du jour. Rassembler. Reprendre le temps. Le tien. Voir où va ce dimanche. Aller jusqu'aux fleurs. Loin. Ici. Un homme, une femme. Des voix dans la rue. Tu passes. Tu ne fais que passer.

Et si c'était là, en fin de compte, que nous devrions être ? Exactement là où nous sommes. Si c'était là. Croire que c'est là.